

## L'Inde ou la footballisation heureuse

Le 2 mars restera comme un jour funeste pour la diversité du sport : ce jour-là, cinq clubs de football du nord-est de l'Inde, à Calcutta et dans le nord du Bengale-Occidental, se sont rencontrés dans un nouveau championnat professionnel.

Nain olympique, comme l'indique Jean-Marc Holz <sup>1</sup>, l'Inde reste une énigme sportive, très en retrait en nombre de médailles comparé à sa population. Il a fallu attendre 2008 pour voir un Indien sacré champion olympique dans un sport individuel : c'était en tir à la carabine. Jusqu'à présent, l'Indien s'adonnait à des sports issus des âges farouches, comme le polo, ou délicieusement désuets, comme le hockey sur gazon. Il jouait surtout à ce qui constitue l'un des rares ciments du pays, le cricket, sport incompréhensible, interminable (une partie peut durer plusieurs jours) et ennuyeux, mais qui a le double avantage de permettre de battre l'ancien colonisateur britannique à son propre jeu (ou le voisin pakistanais, au choix) et de rappeler, par sa lenteur et sa tranquillité, la pratique du yoga.

Désormais, l'Indien jouera au foot, comme tout le monde. Seuls 400 000 Indiens s'adonnent à ce sport, à comparer au 1,7 million de licenciés que compte la France. L'équipe nationale n'est classée qu'à la 162<sup>e</sup> place, sur 206, et ne s'est jamais qualifiée pour la phase finale de la Coupe du monde.

Photo 1 Big Count

La Fédération indienne veut créer une « nouvelle démographie du ballon ». Consciente du statut du sport comme porte-voix mondial, réactive face à la montée du football en Chine et au Japon, elle a choisi un mécanisme qui fait parler : la vente aux enchères.

Alors que les quelques joueurs étrangers venaient jusque-là d'Afrique, et notamment de l'est catholique du Nigeria, puis du Kenya, quelques milliardaires indiens se sont en effet intéressés à l'Europe, en se payant des chevaux de retour dont les meilleurs clubs européens ne veulent plus. Parmi eux, l'ancien international français Robert Pires, 39 ans aux prunes, rejeté par Aston Villa et qui trottinait naguère avec l'équipe réserve d'Arsenal. Pires comptait bien se laisser acheter aux enchères : chaque président devait choisir un joueur et ce qu'il lui offre. Il comptait bien, Pires, car, mis à prix à 567 000 euros, il va toucher 600 000 euros pour 7 semaines. Soit plus de 350 000 euros par mois. Soit 10 000 fois ce que gagne le conducteur de rickshaw moyen de Calcutta. Comme il le dit ingénument, l'Inde est « une destination sympa. » Son acquéreur, Rajneech Sharma, dirige une société financière, Synesys Infotech, et possède une équipe à Howrah, dans la banlieue industrielle de Calcutta.

En se souvenant que le premier match international de l'Inde eut lieu contre la France (olympique), en 1948, Pires croisera sur les terrains quelques anciennes gloires du football mondial, dont l'attaquant argentin Crespo, qui jouera pour Barasat, et un ancien champion du monde et Ballon d'Or, le défenseur italien Cannavaro, qui nous annonce que « cela (le) stimule de travailler dans ce football en expansion » : un moment pressenti aux Émirats arabes unis, il préfère finalement Siliguri, au pied de l'Himalaya.

Sa pige finie, Pires aura ainsi œuvré pour que ses anciens employeurs britanniques obtiennent une petite revanche, l'Inde faisant par le football un retour à l'Angleterre, berceau du sport moderne.

Il pourrait ensuite aller rejoindre son ancien coéquipier Anelka, parti jouer à Shanghai pour 230 000 euros par semaine, où il est entraîné par Jean Tigana, lui aussi ancien international français. Car les Chinois s'y mettent aussi : Pékin a décrété que l'Empire du Milieu ne pouvait rester à côté du sport mondial et injecte des capitaux dans le ballon rond, escomptant lutter aussi contre la corruption.

Photo 2 Marges

Michel Giraud

1. Jean-Marc Holz, *Les jeux Olympiques et leur territoire*, Presses universitaires de Perpignan, 2012, 247 p.